



MARIE-ODILE SUPPLIGEAU

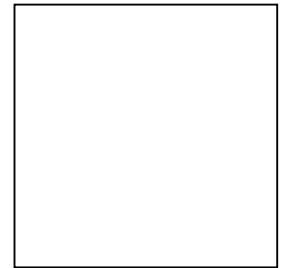
Une chimie à 37°

QUAND NOUS PRIMES, GISELE⁽¹⁾ ET MOI, cet engagement inconsidéré de vous parler du rêve, une triple obstination portait mes arguments :

— un fait d'expérience, flou et négligé : ça fait « quelque chose » de rêver, relayé par

— un travers obsessionnel : que deviennent tous ces rêves non métabolisés sur un divan de psychanalyste ? Quelle peut être l'utilité du rêve, sa valeur d'usage (si le terme n'était déjà connoté par ailleurs) ? Ses fonctions ? Ses positivités ? Ses coefficients opérateurs ?

— fait et travers aggravés d'un principe d'effronterie : et si on outrepassait l'interprétation ? Tout un questionnement d'infidélité aux corpus théorico-pratiques de la psychanalyse qui affirme que le rêve ça cache ou révèle, ça représente, ça s'interprète. Nous mêmes en partage un capital de rêves. Notre échantillonnage allait de rêves « gris », banals, quelconques — ce sera mon versant — à de « grands » rêves — ce sera le versant de Gisèle — terme à connotation subjective, rêves qui ont un impact violent, qui demeurent, qui mobilisent. Notre première intuition fut que le récit (y inclure mémorisation et censure, l'automatique passage par la langue à l'état de veille) que le récit donc opère une sélection, a un effet, ou même, est un effet du rêve. Cette opération sélective — causale — effective (critère initial : gris/grand dans notre approche hésitante), m'importait en ce qu'elle introduisait une restriction et une promotion à la libre association qui n'a de libre que le temps



Marie-Odile Suppligeau, psychanalyste. Expériences initiales dans les secteurs de l'enfance inadaptée et de la psychiatrie infantile. Intéressée aux dimensions institutionnelles des thérapeutiques et aux tendances d'alternatives à la psychiatrie. Recherches centrées sur le rêve et sur la procréation. Formation biologique, psychologique et sociale aux sexualités humaines (UFR Paris-Nord).

ou l'espace où elle n'achoppe pas sur un complexe réfractaire, ou un relais effectuateur : autant dire une fiction, extraordinairement précieuse dans la rigueur de son exercice. Avec ce premier critère (d'autres causes, évidemment, argumentent des récits : c'est un cauchemar ; je suis en psychanalyse ; il m'a réveillée ; à la limite, j'ai rêvé et oublié) nous cessons de référer exclusivement le rêve au rêveur, au sujet chroniqueur. Nous forcerons là-dessus : « Nous allons faire du hors-sujet », disions-nous. Le second caractère de cette sélection sera événementiel : ce sont des rêves de circonstances, des rêves de grossesse, référenciables donc autant à cet état qu'à la rêveuse. Enfin, ce sera une série de rêves : la pluralité, ici ordonnée par la chronologie, ouvrant, si vous patientez jusqu'à ma démonstration, de nouvelles perspectives sur les fonctions oniriques. Ces trois décalages que je viens d'esquisser par rapport à l'abord coutumier du rêve mériteraient d'être forcés, approfondis à l'avenir ; ils jouent ici à minima, parce que perçus dans la foulée d'un travail engagé.

J'avais à ma disposition une masse de cent vingt rêves environ étalés sur plus de huit mois (une période de grossesse). Deux constats pesèrent sur l'orientation de mes recherches : une cohérence, une logique subtile se dégagèrent des textes des rêves, et qui me semblaient converger sur le thème de la paternité ; je déchantai à l'épreuve d'un essai de formalisation : le mouvement qui s'amorça fut retors, ça divergeait. C'est là qu'un second constat, statistique (à force de répétitions, de hasards, d'accommodements insistants) s'imposa à moi ; après quelques hésitations méthodologiques je fis retour aux inductions et au suivi (j'appelle suivi les impressions spontanées qui surgissent au réveil, quelque chose de plus modeste qu'une recherche d'associations) et dont je disposai joint à mes notes de récits. La quasi-permanence de ces dynamiques échappatoires, ces consistances arbitraires ou précaires m'intriguèrent. Ce sont elles que mon acharnement a poursuivies : d'où ces développements tout à fait inconsidérés, voire concréux, de certaines données, au détriment d'autres aspects, fort-méritoires quant au sens, et qui n'échapperont pas à vos perspicacités.

Je procéderai en deux temps :

1. Gisèle Donnard, co-intervenante au séminaire de F. Guattari auquel fut proposé cette recherche ; texte complémentaire à paraître dans un prochain numéro de *Chimères*.

— premièrement les récits et commentaires d'une tranche de sept rêves (ils courent sur une douzaine de jours, fin des vacances et reprise du travail ; je suis enceinte de quatre mois environ). Je m'efforcerai de mettre en évidence un des effets du rêve (il y en a de multiples !) que je formulerai volontiers : « Le rêve sert à rêver. »

— secondement j'essaierai d'abstraire de ma démonstration deux des « comment » de cette machinerie, d'en extraire deux concepts ou plus modestement deux outils, peut-être utiles pour ce qui nous occupe dans ce séminaire. Je vous livre mon vocabulaire : 1) les strates réfractaires, ainsi nommerai-je les espaces-temps, les circonstances où l'interprétation devient impertinente ; 2) les seuils d'efficience ou d'effectuation (pardon pour l'hésitation et l'imprécision), qui désigneront des mutations, des singularités de traitement des matériaux inconscients. D'autres thèmes m'importent que je citerai seulement pour mémoire, ou pour vos inspirations, sans les aborder plus avant cette fois : je pense aux processus de temporalité dans le rêve, à la réévaluation du concept de transfert en psychanalyse qui semble, si je me réfère à certaines tendances de la pratique contemporaine, voué à un usage occlusif, voire concentrationnaire.

Rêve 1

Je m'aperçois que je souffre d'une écharde de bois implantée dans le gros orteil gauche. Je m'apprête à la retirer avec une pince à épiler et découvre qu'il s'agit en fait d'un cœur de coquelicot, desséché dans mon doigt de pied. Je perçois très bien les alvéoles vides qui ont contenu les graines. Je retire ce corps étranger de l'orteil, mais c'est la moitié de l'orteil qui part avec, laissant une cavité creuse due à l'infection. L'intérieur du gros orteil est tapissé d'écailles de conifères que je reconnais comme de cèdre du Liban. Je suis sur une sorte de pont métallique très haut, genre tour Eiffel, et je dois pour me soigner aller prendre un bain de pieds dans un bol en grès contenant de l'eau. J'en suis empêchée à de multiples reprises. Je réussis enfin à me tremper le pied dans l'eau. L'eau du bol se trouble, ce qui m'inquiète énormément et me réveille.

Je rassemblerai les inductions repérées, les faits des jours précédents qui ont composé ce rêve. Je partageais à l'époque un appartement avec un compagnon qui commençait à souffrir d'un « mal blanc » à l'orteil ; je l'avais menacé, s'il ne se soignait pas sérieusement, en disant que l'infection s'amplifierait, qu'on lui couperait l'orteil, le pied, la jambe... et quoi encore ! Je rentrais de Londres où j'avais rejoint une amie suédoise qui séjournait là-bas, le temps d'un stage de formation à la thérapie familiale. Le week-end, avec ses amis, nous anons pique-niqué dans un parc planté de conifères splendides, des écailles jonchaient le sol et j'identifiai des cèdres du Liban. Lors de la visite d'un musée anglais on me conta l'histoire du rapt d'un tableau hollandais par un groupe gauchiste londonien, qui le restitua contre rançon : c'est cette reproduction que j'expédiai au père de mon bébé. L'enfant commençait à bouger et en l'absence de son père je plaisantais en me qualifiant de receleuse de cette animation. Je lisais la veille dans *Le Monde des Spectacles* un article sur PINOCCHIO, dessin animé reprogrammé sur les écrans parisiens, et m'était venue l'envie de reprendre, avec les enfants de l'hôpital de jour dans lequel je travaillais, un atelier « Histoires » : l'exploitation des thèmes de Pinocchio, cette marionnette qui s'anime, m'inspirait abondamment ! Enfin je dînai la veille avec un copain (que la plupart d'entre vous connaissez), Manuel, qui rentrait d'un séjour de plusieurs mois au Chili, et je voulais entendre de lui ce qu'il en était de la médecine, de la psychiatrie, du soin en général là-bas, puisque ses intérêts de sociologue allaient à ces secteurs. Personne ici ne s'étonnera si à son endroit j'évoque la drogue ! Manuel s'efforça, au fil de nos bavardages de me dissuader d'habiter seule, et décréta, avec la générosité que vous lui savez : « Si tu t'obstines, je planterai ma tente devant ta porte et veillerai sur toi jusqu'à ton accouchement ! »

Maintenant, petite chronique de ces événements : le nom de famille de Manuel, Armand, est le prénom de mon grand-oncle paternel, personnage quelque peu légendaire, célibataire, conseiller municipal fort écouté dans notre commune, et qui fit dans sa jeunesse (ainsi que mon grand-père) la guerre dans notre empire colonial du côté de la Cochinchine ou du Tonkin. Souvenir familial de leurs expéditions : un petit élé-

phant d'ébène et d'ivoire. Souvenir de ma première expédition à l'assaut de la capitale : une tour Eiffel et dans ma mémoire (de deux-trois ans) le scintillement merveilleux des marches du métro appréhendé comme « une grande cave où y a pas de vin ». Pour la petite histoire, j'apprendrai, des mois après ce rêve que le grand-père rapporta des colonies le goût de l'opium, qu'il cultivait impunément le pavot au fond de son jardin et que c'est pour cette raison que sa femme et lui vivaient, dans le même village, dans deux maisons séparées. Mon cèdre du Liban familial étale sa splendeur dans la cour du Musée des Beaux-Arts de Tours, secteur de ma jeunesse. La fille du gardien, chère amie de scoutisme, m'ouvrait gracieusement l'accès aux salles d'exposition. Autre attrait, dans une dépendance du musée : un éléphant empaillé (on contait qu'un jour où un cirque planta son chapiteau dans la ville, il était devenu fou, et qu'on dut l'abattre). Étape des promenades dominicales, il m'arriva de passer par là avec des groupes d'enfants d'institutions tourangelles. Le jeu pour les gosses consistait à s'effrayer les uns les autres en voyant luire son œil de verre ou s'animer ses pattes ou sa trompe ! Cette animation de l'inerte m'autorise, via Pinocchio, à déployer l'aventure de l'atelier « Histoires ». Le contexte : un hôpital de jour pour enfants psychotiques ; avec une collègue nous avons la charge de douze enfants d'âge scolaire ; arrive un stagiaire, barbu, gauchiste, qui très vite nous assure : « Les enfants veulent savoir comment on fait les bébés, ils me l'ont demandé et si l'on interprète un peu, etc. » Je n'étais pas vraiment consentante, mais la structure était tellement figée que je me suis ralliée. Mais voilà, quatre gamins rechignent et se refusent à entendre quoi que ce soit sur ce thème. Ça m'arrangeait bien : je m'en charge. Quelques hésitations et l'unanimité se soude autour de la proposition de l'un d'eux : « Je veux savoir comment ça fait quand on plante une graine pour pousser des fleurs. » Haricots, lentilles, jacinthes, catalogue de grainetiers, on jardine et on parle : l'eau, le soleil, le jour, la nuit, la terre qui tourne, les cycles, la mort, pourquoi on vit, est-ce Dieu qui nous créa, pourquoi on a des parents, le cosmos, l'apparition de l'homme sur la terre, etc., deux mois d'interrogations philosophiques dont je gardai un souvenir ébloui. L'année suivante je repris cette affaire selon deux modalités :

premièrement la création de l'atelier « Histoires » parce que le « raconter » avait, autour des graines qui poussaient, connu quelques temps forts. Oublieuse du cheminement que je retrace pour vous, j'offris aux enfants en guise de conclusion à la veille des vacances, le récit du mythe d'une peuplade d'Amérique du Sud paru dans *Le Monde des Sciences* en encart à un article d'ethnographie. Le récit contenait la venue au monde d'un enfant porté dans le gros orteil de son père, fécondé en suçant des cailloux blancs, etc. Je leur déplus fort. La seconde modalité de cette reprise fut l'atelier « Temps », où j'apaisais ma fascination pour l'appréhension du temps chez certains petits psychotiques. Je vous prive des méthodologies et surprises qui furent miennes. L'année suivante la psychologue, Myriam, me suggère d'adapter ce thème à des enfants non scolarisables ; la nomination retenue sera atelier « Circonstances » (ou « Qu'est-ce qui t'arrive ? ») où je travaillais à partir d'événements ou de situations que les enfants voulaient mettre en circulation, par le récit bien sûr, et par tout autre traitement de l'information ensuite. Au bout de quelques semaines, je me débattais en plein cauchemar : « Tu veux voir qu'est-ce qu'on fait quand on s'enlève les culottes dans la petite maison de poupées ? » « Tu peux garder l'argent qu'on a piqué parce qu'ils vont faire une fouille ? » — « Pourquoi je suis dans cette école avec des fous ? » — « Qui est-ce qui donne tout l'argent de l'hôpital au directeur, il est riche ? » — « Je viens dire que je ne veux pas aller à l'atelier où je suis inscrit, il est con ! » Enfin, ça tournait mal ! Noël approchait. Je proposai de préparer avec les volontaires les festivités et l'on termina l'année en se spécialisant dans les fêtes : anniversaires, départ de stagiaires, charlottes au chocolat, nappes de dentelle et cartons d'invitation, j'étais malheureuse là ! L'année suivante, dans cette lignée, je relance l'atelier « Histoires », avec pour thème unique « Alice au Pays des Merveilles », réplique — à mon insu — à la réprobation massive de mes collègues à l'écoute et à l'utilisation (dessins, affichage de textes, discussion avec parents ou équipe de consultation, etc.) des récits de rêves ou de « délires » d'enfants à l'atelier « Circonstances », donc ailleurs qu'en psychothérapie. Il me faut quand même dire, avec pudeur, que ce choix référait pour moi à une merveilleuse histoire

d'amour, dont je vous rapporterai seulement, parce que c'est nécessaire, un rêve qui la sanctionna : « J'étais une bouteille, la tête en bas, les pieds en haut (comme, quand en gymnastique, on fait le "poirier"), les jambes en forme de goulot, et le monsieur pour qui battait mon cœur était un verre à liqueur, plein d'eau-de-vie, qui se déversait lentement en moi, me remplissait. » Par le truchement de l'eau-de-vie, j'introduirai trois constellations phantasmatiques. Je ne peux détailler, mais succinctement, juste pour percevoir la fonction démultipliée de ce seuil : au fil de ma psychanalyse je dégageai cette représentation : « On fait les enfants en mettant des cerises dans l'eau-de-vie », ainsi pratiquait ma grand-mère avec les rouges fruits de ses cerisiers sauvages, dans les alcools de mes grand-père puis père (... et après leur avoir coupé la queue, pour assurer leur conservation !). La seconde formation inconsciente axée sur l'eau-de-vie, le devenir psychanalyste, se réduira, sans trop d'abus pour ma démonstration présente, à un rêve ; ma collègue me demande, sachant que je partais pour le week-end en Touraine, de lui rapporter des feuilles de pêcher pour faire une liqueur. J'acquiesce : « O.K., et en échange tu me donnes la recette ! », et je rêve que « je suis dans une vigne, propriété de mon grand-père maternel, dite "la vigne du devant", et que je fauche avec la grande faux des moissonneurs d'autrefois, les pêchers, tous les pêchers ». Accusai-je mon analyste de me faucher, de faucher mes péchés originels ou véniels ?... Une autre déclaration, via cet outil de dame la mort, s'interposa : « O.K., on continue à faucher les péchés, mais vous me donnez la recette », ai-je signifié au consentement de celui qui m'écoutait.

Enfin, troisième constellation annoncée, et j'en terminerai là avec ce premier rêve : le privilège de bouilleurs de cru, dont bénéficiaient mes ancêtres, s'éteignait, suite à je ne sais quelle disposition législative, avec la génération de mes parents, et l'on nous berça de cette rengaine nostalgique, qu'il n'était plus transmissible, que jamais nous ne serions producteurs d'eau-de-vie, ce qui se négocia comme interdit ou impuissance à procréer (sauf incestueusement).

Du second rêve, je ne ferai que le récit ; je suis allée trop vite en besogne. Mes derniers commentaires sont imputables à ce second scénario, et même au suivant.

Rêve 2

Je suis dans la rue avec un achat très encombrant, que je viens de faire : c'est un service, verres et pichet, en gros verre de couleur avec des bulles d'air incorporées ; le tout est posé sur un chariot de fer forgé comme dans les halls de gare les chariots métalliques. L'achat est sommairement emballé de papier kraft. Par une ouverture je m'aperçois que le service comprend un verre jaune que je n'ai pas demandé ; j'en suis très mécontente. Je retourne au magasin et me plains de l'erreur par rapport à ma commande initiale : des verres teintés de bleu, de vert et de brun. Je parle avec beaucoup d'assurance, beaucoup de véhémence car, soit l'attente qui m'a été imposée, soit l'importance de ma commande, j'estime avoir le droit d'être satisfaite, d'exiger un échange.

Dans le troisième rêve, je suis assise sur une marche de la maison de ma grand-mère maternelle, où j'ai été élevée petite-fille, en train de remplir un dossier de sécurité sociale. C'est ennuyeux et je parle toute seule en disant : « l'administration, quelle complication ! », et ma grand-mère me demande, comme pour me venir en aide : « quel âge avais-tu quand ta mère a rempli ton dossier de demande de bourses pour entrer au lycée ? » À ces mots mon père, qui était là aussi, entre dans une colère effroyable, hurle, frappe sur la table, fait les cent pas dans la cour, en répétant sans arrêt, avec une grande violence, une phrase du style : « il faut bien que je me défende ! » Il y a dans ce rêve, parmi les imprimés à remplir, une série de ronds de carton dur, de la taille d'un pion de jeu de dames, et qui constituent le dossier de sécurité sociale.

Dans la réalité, je re-remplissais ma déclaration de grossesse, faite initialement au nom du père du bébé à naître, mais comme nous ne cohabitons pas, l'administration n'en voulait pas et m'octroyait le statut de mère célibataire. J'appellerai ça un régime spécial », qui entre en résonance avec les régimes spéciaux de mon enfance : agriculteurs, mes parents ne bénéficiaient pas des régimes généraux de couverture sociale, ce qui excédait ma mère. Quand celle-ci demanda à l'institutrice à remplir un dossier de demande de bourse pour mon entrée en sixième, elle s'entendit évidemment répondre : « Mais, madame, les filles d'agriculteurs ne peuvent pas avoir

de bourses ! » Obstinée ou dans le doute, ma mère glane des informations et s'entend confirmer que des enfants du voisinage bénéficient de bourses d'études. Elle récidive, forte de cet argument, et reçoit l'aveu de l'institutrice : « Je ne veux pas perdre toutes mes bonnes élèves ; si je ne présente que les cancre au certificat d'études, je perdrai ma réputation aux yeux du canton ! » Suite à ces tractations, j'entrai en internat au lycée de la ville, ce qui désespéra mon père, sûr que quiconque connaissait la ville était définitivement perdu pour la campagne, et l'héritage. L'internat réactualisa pour moi une expérience plus ancienne, celle des colonies... de vacances, cette fois. À savoir maintenant que c'est à l'occasion de ce séjour en colonie que de complaisantes camarades me livrèrent le secret, la recette : « Tu veux qu'on te dise comment les papas et les mamans ils font pour avoir des enfants ? »

Dans le quatrième rêve que je vous rapporte, je suis en classe, à l'école primaire. Il y a un problème de nourriture avec une jeune élève, la plus jeune fille de M. Dubois. Je ne sais plus si elle a refusé de manger son repas à la cantine ou chez elle, toujours est-il que la famille au grand complet arrive pour conter à l'institutrice l'insolence de la gamine, l'installe sur une table avec son repas froid et la maîtresse est chargée de la forcer à manger. Cette dernière se prête au jeu. Je suis scandalisée par la scène : la fillette contrainte, pleure devant la nourriture froide.

La veille de ce rêve était le jour de rentrée du personnel de l'hôpital. Les réunions s'enchaînaient aux réunions pour programmer les mois à venir et nous décidions, pour gagner du temps, de prendre notre repas en commun dans le réfectoire des enfants, — d'où la cantine. En congé maladie en juillet, je n'avais pas encore fait part de ma grossesse à la plupart de mes collègues ; l'une d'elles, Myriam, informée, me questionne : « Alors Robert et vous, vous préférez une fille ou un garçon ? » J'ai donc annoncé l'enfant comme ça, à table, brutalement. Parmi les réactions qui fusèrent : « Comment, tu es enceinte de plus de quatre mois, mais tu n'es pas grosse ! Reprends à manger ! » et l'on m'a repassé le plat... et coupé l'appétit. J'ai annoncé l'enfant et dénoncé le père ; médecin-

chef à l'hôpital, il n'était pas un geniteur supposé possible, mieux, c'est sur le mythe de son inaptitude à la paternité, ses refus « d'être le père de l'institution » que s'ordonnaient les conflits, leur économie. Notre discrétion fit que, à quelques amitiés près, personne ne nous soupçonnait amants.

Dans ce rêve c'est la demoiselle Dubois, Pierrette de son prénom, que l'institutrice (celle du dossier de bourse) force à manger. Quand s'annonça sa venue au monde, père, mère, aînée, village, tous attendaient un garçon : « On le baptisera Pierre » ; une fille vit le jour. Il est une autre Pierrette et à son endroit j'oserai un superlatif, la plus ancienne et la plus sûre de mes amies ; née en « remplacement » d'un aîné décédé, fille d'un militant communiste (fils de l'assistance publique), rencontrée au temps de l'internat elle m'impressionna par ses audaces contestataires, son arrogance face aux autorités, son autonomie et je lui dois une part de mes connaissances sur l'inceste. Les Dubois, voisins expulsés de ma mémoire, solutionnèrent de manière singulière la crise de l'après-guerre dans les campagnes, l'exode rural. Ce monsieur devint transporteur-grossiste : tout en cultivant son peu de terre il faisait sa « tournée » du soir chez les paysans des environs, ramassait fruits et légumes qu'il vendait aux halles le lendemain. Il brisa l'autarcie, commerça, devint indispensable à l'écoulement des récoltes, en abusa sûrement, ce qui lui valut quelque animosité, dont l'accusation de « s'engraisser sur le dos des autres ». Enfants, nous avions recours à lui chaque mois de mai, à l'occasion de la traditionnelle « fête des mères ». Le cadeau grandiose était de rigueur et pour arrondir nos maigres économies nous cueillions des fleurs des champs ; M. Dubois, en maugréant que pour nous il ne prendrait pas son bénéfice, vendait nos bouquets au marché et nous rapportait l'argent.

Du long et complexe cinquième rêve je n'ai mémorisé qu'une image résiduelle : deux barques sur un très large fleuve ; accroché à l'arrière des barques, un sac de plastique scintillant contenant des poissons argentés, et dans l'eau autour, des bars, des daurades, toutes sortes de poissons aux reflets métallisés. Brillance des jeux de la lumière sur l'eau. Les barques se mettent à tourner sur elles-mêmes à une vitesse vertigineuse et ce mouvement, dans le rêve, est symbole et sensation de jouissance et de victoire.

Cette bribe de scénario recrute nombre d'inductions : feuilletant la revue *Elle* je m'attardai sur un bricolage décoratif à base d'algues marines. L'article concluait sur un conseil : « Conservez les algues dans un sac en plastique rempli d'eau de mer. » Lu dans *Le Monde des Livres* une critique sur le dernier livre de Régis Debray ; les conversations avec les amis s'alimentèrent de ce texte et de la situation politique en Amérique du Sud. En cours également le livre d'un certain Fourdaine dont une thèse retenait mon attention : les inscriptions de la folie peuvent s'effectuer sur un tout autre registre que le registre médical. Enfin, j'avais reçu récemment une lettre d'un ami de Barcelone, Marcello, qui me demandait de participer au prochain congrès de psychothérapie institutionnelle de Reus. Je m'apprêtais à répondre en faisant part de ma grossesse et déclinant l'invitation trop proche de mon accouchement. De fait, les précédentes inductions fonctionnent comme filiales ou associations affiliées à ce courrier : je vais m'en expliquer. Que dire d'utile sur Marcello pour notre propos ici ? Il travailla en France avec Tosquelles ⁽²⁾ dans le secteur de l'enfance inadaptée, et on le croisa dans les comités d'action de travailleurs sociaux ou de la santé, aux *Cahiers pour la Folie* ⁽³⁾. Quelques mois avant ce rêve je me réfugiai à Barcelone, un moment d'humeur où se troublait notre projet d'enfant. Je reçus un accueil inoubliable de tendresse, de chaleur, d'intelligence politique, et durant ce séjour Marcello m'entraîna à Reus au congrès de psychothérapie institutionnelle, où j'eus le bonheur de revoir Tosquelles. Une anecdote : à l'apéritif, les camarades me font déguster une spécialité, sortes de minuscules anguilles, transparentes vivantes, argentées après cuisson. Je questionne « qu'est-ce que c'est ? » « Tu as déjà vu des spermatozoïdes ? C'est pareil. » À mon retour de Barcelone (... enfin, à la première occasion) je deviens enceinte ! Peu de temps après mon retour, la famille de Marcello et des amis débarquaient à l'occasion du Salon du Prêt-à-porter. Je les hébergeai. Nous allons voir « Aguirre ou la Colère des Dieux » ⁽⁴⁾ alors à l'affiche : l'image rescapée du rêve est calquée sur le dernier plan de ce film dont un critique de cinéma écrivit qu'elle était « un symbole, une inscription de la folie ». Avant leur départ, les Catalans me fauchent mes numéros de « Elle » pour inspirer leurs prochaines

2. Grande figure de la psychothérapie institutionnelle.

3. Journal créé à la dissolution des Instituts et Collèges régionaux de psychiatrie, fin 69, et qui publia sur quatre années des textes de scripteurs concernés par la folie : malades ou soignants.

4. Film de Herzog.

collections de couture et je les charge, pour diffusion, du dernier livre de Michel Foucault, de vieux numéros des *Cahiers pour la Folie*, des publications du Réseau d'alternative à la psychiatrie..., et d'un litre d'eau-de-vie à l'intention du père de Marcello qui s'amusa de mon histoire de privilège de bouilleur de cru qui s'éteindrait à mort de mon père.

La scène du sixième rêve se passe à l'entrée de l'appartement de mes parents, mais ce que je vois, les images, visualisations mémorisées sont celles de la sortie de l'hôpital où je travaillais. Il fait très beau, l'humeur générale est joyeuse, tout le monde est content. Les collègues, les enfants stationnent là, bloquent l'accès au couloir : conversations, plaisanteries, interpellations. Il y a en visite dans cet hôpital l'ex-directrice (qui quitta l'établissement quelques mois auparavant) et qui, de passage à Paris, était venue nous saluer. Entre autre chose il est question de ma grossesse ; je me retourne vers elle et lui demande : « Vous êtes au courant ? » « Oui ! » répond-elle d'un air entendu ; j'estime qu'il n'y a pas à en dire plus. À ce moment, deux enfants se mettent à agresser une collègue, crachent sur sa jupe, frappent, et la collègue ne réagit pas du tout. Je m'étonne de son calme, de sa passivité et me dis que je ne supporterai pas le dixième de ces agressions. La violence des enfants redouble. Un garçon, Bathélémy, prend une baguette de bois, se met à frapper tout le monde ; des adultes tentent de s'interposer ; il saisit Myriam au poignet et s'ensuit une extraordinaire mêlée, une bagarre généralisée : une trentaine de personnes en train de se battre dans la cour ! Myriam est tombée au sol et paraît souffrir énormément des poignets. Ils sont blancs, comme si le sang ne circulait plus. Elle reste de longues minutes immobile, plaquée la face contre terre et semble souffrir beaucoup ; puis un sanglot la secoue. Un éducateur intervient — appelons-le Constant — et d'un ton impératif : « Ne pleurez pas ! » J'approuve son intervention ; seul, Barthélémy continue à s'exciter en clamant : « Je fais ce que je veux ! On n'a rien à me dire. »

Entre dans l'élaboration de ce rêve une question posée la veille au candidat d'un jeu radiophonique, sur les massacres de la Saint-Barthélémy. J'avais en ce temps deux contentieux avec Alex, un collègue instituteur : il souhaitait la participa-

tion d'un certain Barthélémy à l'atelier dont nous prenions la responsabilité en commun et je m'opposai à la venue de cet enfant. Le second différent était à propos de la nomination de l'atelier. Alex titrait « Imprimerie » notre projet et je défendais « Techniques de reproduction ». Alex ? Grandi en Afrique du Nord ; unique survivant de sa nombreuse fratrie ; passionné de musique ; grand admirateur de Léo Ferré ; systématiquement vêtu de noir. La scène du faire-part eut lieu dans la réalité avec Jacques, un des médecins de l'établissement à qui je demandai à une sortie de réunion, bloquant un instant la porte : « Tu es au courant ? » Jacques ? Je créai avec lui, auparavant, un « groupe de parents ». Ces groupes avaient été une dure bagarre institutionnelle. L'administration toléra bien des réformes, bien des originalités dans les prises en charge des enfants psychotiques, nombre de nos contestations de la division du travail, mais là, que des soignants autres que médecins ou assistantes sociales se mêlent de recevoir des parents : nous achoppions. Blocage, convocation au bureau du directeur, je finis par arracher mon droit de collaboration aux groupes de parents à condition que Jacques (sans expérience particulière) doit le responsable, à condition que ce soit sur mes temps libres, à condition que ce soit à titre de formation (alors que j'avais auparavant souvent pratiqué), autant de conditions, inacceptables... que j'acceptai. Pourquoi ces concessions ? Pour le principe d'abord, pour le plaisir ensuite, ou la fidélité à des qualités d'écoute des familles, auxquelles m'initièrent successivement deux amis psychiatres, Claude Poncin que vous connaissez, et Jean-Pierre, dit « l'Africain », dont je reparlerai. Jacques encore : toujours vêtu de noir ; petit-fils d'un de nos Présidents de la République ; je le rencontrai un jour, non sans étonnement, hors du contexte professionnel, à l'enterrement de Pierre Overney ⁽⁵⁾. Je ne savais où me poser dans le cortège ; avec un ami (l'homme au mal blanc à l'orteil) je me glissai dans les rangs des anarchistes ; soudain on me tape sur l'épaule : c'était Jacques qui défilait derrière la bannière noire. Enfin, Constant : colloque endeuillé, d'origine « pied noir », célibataire ; je nouai avec lui certaines alliances, fragiles et indispensables : telle la réalisation et la vente d'un journal ; telle la gestion du chapitre pédagogique du budget de l'hôpital, entre éducateurs d'abord,

5. Militant maoïste abattu par la milice patronale des usines de Renault-Billancourt en 72, lors d'une distribution de tracts.

puis en y adjoignant un petit collectif d'enfants dans une seconde étape. Dire aussi que cette gestion palliait un échec éprouvant : l'essai de création d'une coopérative ou d'un club thérapeutique, que je ne résiste pas à vous conter. L'idée cheminait, une assemblée générale hebdomadaire fonctionnait, je pensais qu'il suffisait d'officialiser. Je passe à La Borde ⁽⁶⁾, y récolte les renseignements formels (modèles de statuts, etc.). Lors de la réunion décisionnelle j'ai le malheur d'ajouter qu'il serait bon de s'affilier à la fédération des Croix Marines ⁽⁷⁾. Vêto outragé de notre directrice : « Mademoiselle, nous sommes un établissement Croix-Rouge et je ne permettrai à personne d'en changer la couleur ! » Le club avorta. Constant encore, quelques jours avant ce rêve : « T'ai-je dit que je me présentais aux élections sur ma commune ? » Etonnée : « Non. Ah ! bon, sur quelle liste ? » « Celle du C.E.R.E.S. ⁽⁸⁾ ». Atterrée ! Je situais Constant (et son frère C.R.S.) à l'autre extrémité de l'échiquier politique.

6. Clinique psychiatrique du Loir-et-Cher dirigée par le Dr. Jean Oury ; l'un des lieux de pratique et d'élaboration théorique de la psychothérapie institutionnelle.

7. Fédération regroupant divers clubs thérapeutiques et associations de malades mentaux.

8. Centre d'Études et de Recherches en Economie Sociale.

Ce dialogue induisit le dernier rêve que je prévoyais vous communiquer : Je suis sur une route, qui mène du bourg où j'habitais enfant à un village des environs, en promenade avec un groupe d'une institution d'enfants et un collègue éducateur. Les enfants marchent à la queue leu leu sur une murette surmontée d'un grillage qui clôt le jardin d'un pavillon. Je bavarde avec l'adulte qui m'accompagne ; notre conversation se déroule sur le thème « Se faire élire maire ».

Autre élément inducteur : à la radio, la veille, des propos de François Mitterrand sur les collectivités locales et l'union de la gauche (nous étions à quelques semaines des élections municipales). Dans le pavillon du rêve résidait une dame, nourrice de l'Assistance Publique, disait-on à l'époque. Me reste le sentiment d'un fort attachement à ses petits pensionnaires que je côtoyais à l'école. Un jour, un de ces gamins jouait sur un tas de bois qui s'écroula sur lui. On le dégagea mort. Ce fut un grand enterrement : délégation d'école, représentants des préfecture, mairie et autres instances publiques.

À travers ce minutieux décortilage que je vous ai imposé, j'espère avoir suffisamment illustré comment le rêve sert à

rêver et induit les deux ou trois concepts que je voudrais cerner, abstraire en les étayant sur ces exemples.

Avant d'être plus loquace et de débrouiller les dispositifs « strates réfractaires » et « effectuation », j'ai besoin de restreindre ce que je crains de confusion. Ces rêves, analysés isolément, travailleraient différemment dans le sens par exemple, d'une résolution de conflits inconscients et il est injuste d'économiser, comme je le fais ici, le plan interprétatif ; considérons à vos sourires que cette dimension, et sa charge d'humour, sont entendues entre nous. Sans m'engager plus avant ce soir dans une argumentation comparative, je remarquerai, avant de schématiser les tendances à l'autonomie des trois temps du rêve, qu'on a à faire à une vision plus passionnelle, dynamique et perturbatrice, moins acquise, statique ou passéiste de l'inconscient qui s'éprouve susceptible de remaniements imposants au gré des événements extérieurs, intimes ou internes qui adviennent.

Premier point : J'émettrai l'hypothèse d'un CHANTIER de l'inconscient, ou d'états de travaux, d'actualités inconscientes, voire d'ordre du jour, de mot d'ordre, ou de priorité, de prospective. On le savait grâce à Freud, les formations de l'inconscient prélèvent, sélectionnent dans les données extérieures et intimes (couleurs, sons, sensations, personnages, situations, sentiments, pensées,...) les matières premières nécessaires à leur composition, à leur élaboration ; mais aussi, et je veux y insister, elles prennent des options sur leurs propres productions, sur les effets de celles-ci ou sur les conditions de leurs agencements. Cette affirmation est mise en évidence, entre autre, par la permanence de certains thèmes (ou images, ou phonèmes...) qui courent au fil des rêves, des inductions et des associations, qui y sont conservés, privilégiés, exploités, usinés, réinvestis pour des usages précis et différenciés. On pourrait dire que dans une certaine mesure l'inconscient s'autogestionne, s'auto-finance, bricole ses outils, intervient sur le marché de l'offre et de la demande, sur les circuits de distribution, sur les banques de données, etc., que sont le monde extérieur, le vécu (ainsi « l'argent » qui va filer des rêves 1 à 7, via le pont métallique, l'achat, les

remboursements, les ronds, la bourse d'études, le commerce, les scintillements, reflets métallisés, les poissons argentés, la caisse, voire le salariat : nourrice et éducateur). Dans notre perspective, donc :

— *le rêve* serait une « primitivité », un indice originel, un révélateur initial. C'est une singularité qui opèrerait par CHANGEMENT DE RÉGIME ou de registre, ou d'ordre : un potentiel de coup d'État. Il est créateur, dira Gisèle D. si je l'ai comprise. S'adjoindraient une modalité rétroactive de dénonciation, promotion des inductions, et une modalité anticipatoire de provocation, de convocation d'effets, ou d'informations, de souvenirs et même d'inductions futures (exemple rêve 5). Le rêve serait un événement (au sens deleuzien du terme) « présent définitif »... ni l'historique, ni l'éternel mais l'intempestif... un devenir, un milieu par lequel il communique avec d'autres temps, d'autres espaces »⁽⁹⁾. Là serait un point d'ancrage pour une réflexion sur le temps dans le procès du rêve que j'engagerais volontiers si quelques-uns s'en trouvaient inspirés !

— *les inductions* sont les grandes pourvoyeuses de matériaux, mais semblent avoir, en complément de cette tâche de prélèvement et d'intendance, des fonctions de sélection, de téléguidage, de greffes agissant comme détecteurs, comme des têtes chercheuses avec plus de constance d'« intentionnalité » que ne le laisse supposer, a priori, le hasardeux du diurne entrant dans la fabrique à rêves. Enfin elles semblent travailler indépendamment, pour leur propre compte, désignées, dénoncées par un scénario onirique qui les fait sortir du rang, les extrait de la masse des perceptions quotidiennes. Conséquence : un effet peut provenir directement d'une induction, court-circuitant l'élaboration (condensation/déplacement) du scénario nocturne (ou plus justement, les résidus diurnes des rêves), conséquence : une induction peut, tangente, filer et induire les inductions à venir, (exemple : le rêve 1 où l'induction « infection » va d'une part entrer dans l'élaboration du rêve et d'autre part sélectionner d'autres inductions et générer de longues séries associatives, véritables sas d'accès à des territoires imprévus : guerres coloniales, histoires d'amour, abolition des privilèges, l'analyse institutionnelle,...). Demeurent bien des interrogations : qu'est-ce qui

9. G. Deleuze et
C. Bene,
Superpositions,
éd. de Minuit.

fait seuil, densité, pertinence ? Quel ensemble complexe de circonstances fera que matériaux ou représentations, seront d'emblée utilisables, intégrables dans une chimie du rêve, ou subiront des métamorphoses ? J'y reviendrai probablement avec ce que j'appelle les seuils d'effectuation.

— *les effets* eux, procèdent par relais, distanciation, propulsion, tâche d'huile. Ce sont des investisseurs ; ils gagnent du terrain. À noter : une graduation, une certaine qualité, une densité variable des phénomènes inconscients. Alors que le rêve ou des bribes de rêve sont mémorisés si le jeu des censures le permet, alors que les inductions ou certaines d'entre elles sont facilement identifiables par tout un chacun, les effets d'inductions ou les effets de rêves prolifèrent dans une large mesure à notre insu, hors conscience, et ne sont repérables que par la mise en œuvre de techniques, de méthodes, d'attention inhabituelle (je pense à la psychanalyse), ou par leur production : un rêve, la sélection d'une induction, un lapsus peuvent être inscriptions, résultantes des effets inconnus d'un rêve antérieur (exemple le rêve 2 : comme production d'un massif travail inconscient achoppant sur un rêve littéraire, celui d'Alice au Pays des Merveilles, puis sur un amant, puis un rêve : le transvasement d'eau-de-vie, puis sur remplir — des dossiers de bourses, puis sur le gavage par l'institutrice, etc.). Il faut entendre ces caractères, ces tendances des trois rouages de la mécanique onirique sans rigidité ni exclusive. Redisons-le : des effets deviennent matériau de rêve, deviennent inductions ; des inductions procèdent à des « changements de régime » ou encore jouent un rôle de relais, de propulsion ; des rêves peuvent être des avortons, des révélateurs au sens chimique du terme.

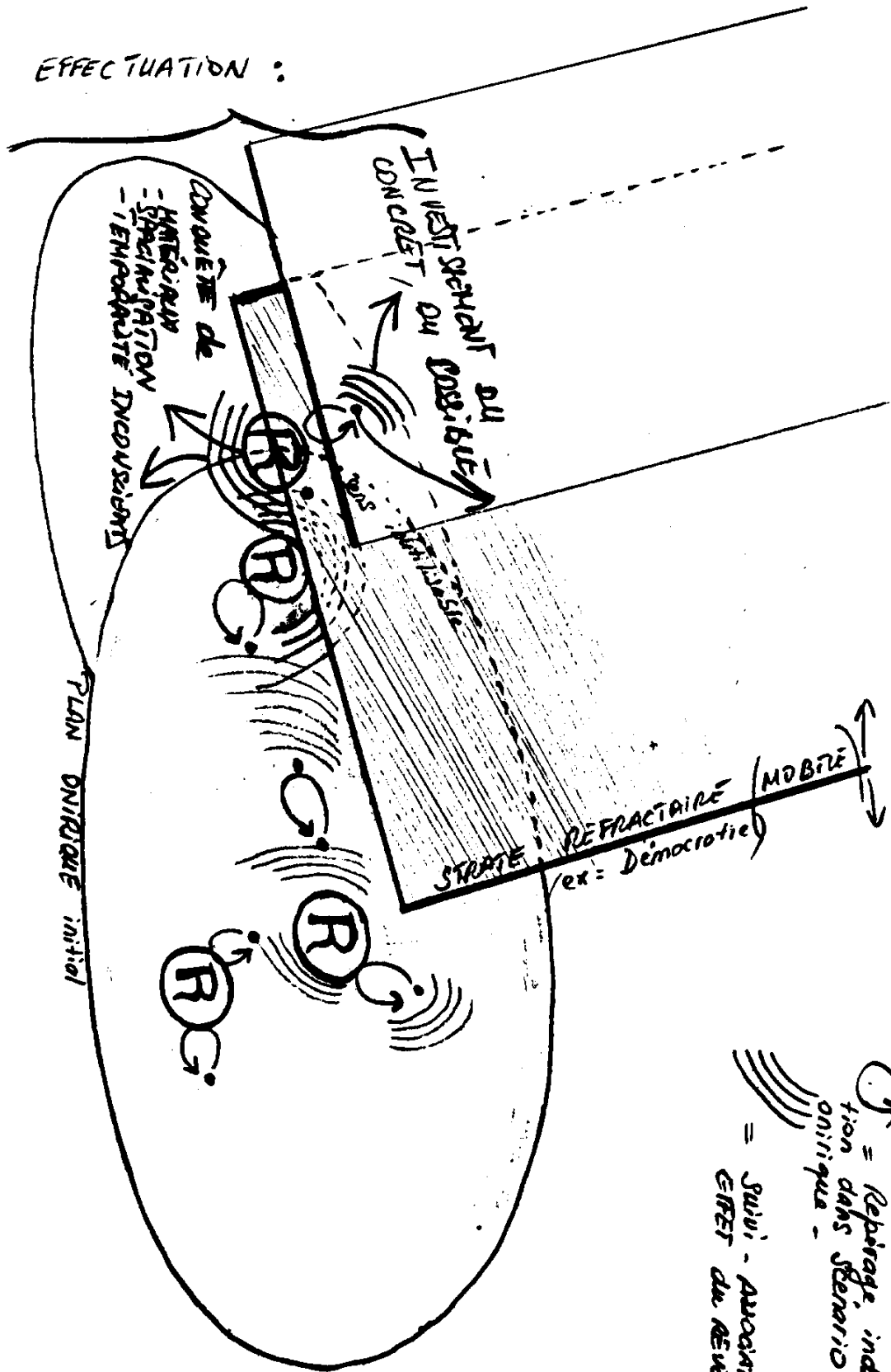
Le second point confortera l'intuition, le parti-pris que le processus du rêve n'est pas exclusivement référable au sujet rêveur. Même si cette série demeure centrée sur un individu, j'espère avoir démontré que ces blocs : inductions-rêve-suivi sont référables à leurs conditions d'émergence, à leurs conditions d'existence, à de l'extériorité porteuse d'états de tous genres (affectifs, technologiques, analogiques, linguistiques, sociologiques, sexués, historiques, législatifs, biologiques,...). En pratiquant comme j'ai pratiqué avec vous ce

soir je suis tombée sur des butées — j’opte pour l’appellation strates réfractaires —, où l’interprétation faisait figure de dérisoire, où la signification s’aurait tourner à vide. La strate réfractaire, ou d’opposition, sera ce temps d’incertitude, d’indécision où du non-représenté peut se figer, peut régresser, peut faire sens en entrant sous une poussée intime ou collective dans l’ordre interprétatif, ou bien peut faire souche en imposant de nouvelles espèces, conquérant d’autres bases, inaugurant des rythmes, logiques, finalités inconnues. C’est quand des modifications ne sont pas assimilables par un état de compétence de l’appareillage inconscient, qu’il ne peut ni en faire usage, ni les exclure (par impuissance momentanée du refoulement, ou de la forclusion), qu’on parlera de réfraction. Il devra emprunter, greffer, s’équiper de nouvelles technologies ou subjectivités, d’outils, machines, concepts, laboratoires..., que sais-je, produire d’autres qualités, quantités, densités, inventer les moyens de traiter ou de briser des expériences a priori inintégrables. Si je devais schématiser j’userais d’une figure à trois dimensions :

1. une base formée des agencements ponctuels, linéaires et de superficie des inductions, rêves et effets, base en expansion ou récession au gré de la productivité inconsciente ;
2. un second plan perpendiculaire (la réfraction) dont la mouvance, la consistance, à un moment donné, viendrait heurter, contrer, happer l’étalement ou la restriction de la base, viendrait s’opposer aux processus signifiants et nécessiterait, permettrait d’autres effets : de relais, de résistance, de phagocytage, de conquête territoriale, de décomposition, de greffes, d’effectuation, de refoulement, de dérivation, de provocation... (voir schéma annexe).

On pourrait définir les strates réfractaires comme l’espace-temps où un sujet ou un événement encore indissociés-indissociables de leur contexte sont en train d’expérimenter leur avènement, comme une préhistoire. C’est à différencier de ce que la psychanalyse nomme résistances, concept avec lequel on risque l’amalgame ; une articulation signifiant/signifié peut assurément advenir, mais également des processus de toute autre nature. La strate réfractaire c’est l’épuisement des déplacements ou substitutions, des métaphores ou métonymies. On

EFFECTUATION :



(R) = RÊVE

(I) = ILLUSSION

(S) = Repirage, induction dans scénario onirique

(G) = SUIVI - ASSOCIATION EFFET DU RÊVE

fabriquerait en insistant un surplus de sens inutilisable, de la pollution. La strate réfractaire impose, draine, importe plus que ce que demandait, désirait le rêveur, plus que ce pour quoi elle a été réquisitionnée ; elle transfère des morceaux, des caractères de la chose, des états, des données, en contrebande, en intrusion et avec lesquels le trio induction-rêve-suivi va devoir composer d'une manière ou d'une autre : contourner, reconnaître, dissoudre, manipuler, exploiter, dissocier... Pour être plus concrète et argumenter l'hypothèse initiale du hors-sujet, je récapitulerai les énonciations, répliques phantasmatiques à une pulsion : « Comment on fait les enfants ? » ou « Qu'est-ce que c'est que procréer ? », qui d'ailleurs ne se formalise en questionnement que postérieurement, sous la poussée des solutions, sous la masse de ses afférents : spermatozoïdes — faire pousser des graines — eau-de-vie — infection ou mal blanc — achat encombrant différent de la commande — jeu de dames — remplir (un dossier, une bouteille) — avoir ou n'avoir pas de bourses — forcer à manger — prêt-à-porter — faire-part — techniques de reproduction — animation — commercer — s'engraisser — transporteur grossiste — faire un groupe de parents — être nourrice — fête des mères — régime spécial — coloniser — rentrer en internat — se faire élire maire, etc. La dynamique de ces énoncés dessine trois cas de figure : avec le rêve, le lapsus, l'acte manqué, le mot d'esprit, l'inconscient s'exprime, sort dans le monde, y dépose productions et manifestations. C'est le domaine classique de la psychanalyse. À l'inverse, les strates réfractaires, véritable cheval de Troie, trahison du contrat des locutions — ou représentations — passent à l'inconscient avec armes et bagages, y fondent des bases, l'occupent (par exemple le transporteur-grossiste, déplacement-condensation de la grossesse, ne se déliera pas de ses atendants : exode rural, valeur marchande, erreur sur le sexe, collaboration, etc., ne les convertira pas). On parlera de strates réfractaires quand une donnée cessera définitivement ou provisoirement de représenter, et se mettra à ordonnancer, à s'autonomiser dans un certain oubli de ses alliances, origines et destinées. Enfin, je nomme effectuation le troisième usage du rêve, usage étrange, proliférant, dont je développerai maintenant l'intrigue.

Pour ce, je proposerai un segment de rêve (inclus dans le manuscrit sur les rêves de grossesse évoqués en introduction mais non compris dans la sélection que je vous ai communiquée ce soir) et dont les inductions et associations comme celles du rêve 5 se nouaient autour de mon premier séjour à Barcelone et du congrès de psychothérapie institutionnelle, sous le patronage de Tosquelles ; le décor du présent rêve recadre la jetée du port de Reus et une promenade de fin de nuit à la sortie d'une boîte de samba où m'entraînèrent les amis catalans pour fêter nos retrouvailles et clore ce congrès. Le contenu du rêve : « Au cours d'une conversation avec Félix je découvre que j'ai connu ses enfants autrefois en colonie de vacances », était la conversion d'une part, de retrouvailles émouvantes la veille, à une réunion du Réseau d'Alternative à la Psychiatrie, d'ex-camarades des réseaux de soutien au FLN, qui se reconnurent au fil de récits et d'anecdotes, avant de se reconnaître physiquement, et la conversion d'autre part d'une rencontre avec un des fils de Félix alors que j'arrivais chez ce dernier pour y rejoindre un ami.

Dans une première désarticulation de cette assertion, je commenterai trois séquences :

1. « en colonie de vacances, j'ai connu... » comment on faisait les enfants (Rêve 3). Les colonies s'insèrent dans un donné expérimental de socialisation extra-familiale caractérisée par la ségrégation, la déportation et le collectivisme. Je classerai en amont : l'empire colonial et le conseil municipal (Rêve 1 et Rêve 7), les coopératives agricoles et scolaires, la paroisse, son patronage et les Jeunesses Agricoles Catholiques de mes géniteurs, etc., et en aval le scoutisme (Rêve 1), l'internat (Rêve 3), le communisme et le commerce (Rêve 4), les asiles et le militantisme psychiatrique, l'urbain, etc.

2. « J'ai connu Félix » : glissons vers j'entendis Félix, par hasard, dans une parfaite innocence de sa réputation et du corpus théoricopraticque qui s'attache à son nom, lors d'une assemblée générale de la F.G.E.R.I. ⁽¹⁰⁾ sur « Architecture et psychiatrie » (le hasard étant le prosélytisme de notre cher psychiatre, Jean-Pierre l'Africain, pour les activités de cette fédération). Avec, à l'initiative de la F.G.E.R.I., l'élaboration

10. Fédération des Groupes d'Etudes et de Recherches Institutionnelles ; publications : « Cahiers de brouillon », *Recherches*.

d'une monographie institutionnelle dans l'internat qui nous employait, nous inaugurons une période de déstabilisation institutionnelle et de bouleversements personnels. « Recherches », les « Cahiers de brouillon » comptèrent parmi nos bouées de sauvetage dans les périls où nous mettaient nos intuitions, nos nouvelles analyses de l'enfermement, nos exigences et initiatives.

3. « J'ai connu les enfants de Félix » ; quelques mois plus tard, des collègues m'embarquèrent vers un rassemblement d'insatisfaits d'une précédente réunion régionale des C.E.M.E.A. ⁽¹¹⁾. De cette soirée allait sourdre un amour essentiel : je m'éprenais de l'inconnu bavard qui discourait admirablement quand nous pénétrions dans la salle de l'hôpital psychiatrique. Alors que Thomas consentait à me séduire, je m'obstinais dans une autre urgence : connaissait-il la F.G.E.R.I., Félix, tant l'identité, l'originalité et la convergence de thèmes entendus en ces deux lieux, de ces deux voix m'obsédaient ? Thomas s'apparentait, s'affiliait à Félix par ses pratiques professionnelles, ses objets militants, ses amitiés et amours. De cette soirée allait se constituer pour la région du Centre une association pour un Collège de Psychiatrie, porteur en 68 de thèses radicales. Des fidèles de Félix, « ses fils », se postèrent parmi nous aux premières lignes. J'abrège : c'est portée par cet humus militant-amoureux que je m'initiai au courant de psychothérapie institutionnelle, que je glanai le nom de Tosquelles et recomposai sa légende. Quelque chose comme ça : fuyant la guerre d'Espagne et ses prisons, Tosquelles passa en France et se retrouva... incarcéré dans un camp de réfugiés ; il obtint la responsabilité d'un hôpital psychiatrique et se retrouva avec les fous... derrière les barreaux. On dit que de conserve, ils les scièrent. Dans son innocence d'étranger, compulsant la législation française, il s'étonna que, négligence ou volonté, de tous les droits retirés aux aliénés ; un ait été omis ou préservé : le droit de s'associer. Il argua de la loi de 1901 pour inventer « les clubs », association d'internés, avec tous les droits et pouvoirs qui en découlent.

Suite à ce développement, je limiterai ma démonstration aux usages du concept club, puisque c'est sur cet en-soi, cette extériorité, cet état-chose que nous achoppons. Le devenir de

11. Centre
d'Entraînement aux
Méthodes d'Education
Active.

cette strate réfractaire sera précisément d'effectuation en ce que, à travers elle convergent et divergent à la fois des séries, dont les éléments désormais abstraits, produiront ou inspireront des effets paradoxaux — il n'est plus pertinent dans cette logique de dire des réponses — à compter d'un donné, — qui n'est plus un questionnement ni une demande : « on fait des enfants en s'associant », donc empreints de ces trois qualités analytiques : légitime, collectif, minoritaire. La légitimité analysera et synthétisera la démocratie (représentation, délégation, municipalité, élection, loi du nombre,...) comme prototype « universel », dominant mais interdit ou exclu (abolition du privilège de bouilleurs de cru, régimes spéciaux, refus de bourses,...); pragmatiquement elle retiendra le droit de s'associer (les clubs) dans un espace d'exclusion (l'asile) comme alternative possible, et aux équivalences expérimentées (colonies). Le collectif et le minoritaire (que je baptiserai initialement d'expérimental) importent et déportent en amont ces équivalences déjà citées : colonies, internat, coopératives, Jeunesses Agricoles Catholiques, institutions psychiatriques et légendaires récits du réseau de résistance d'un autre grand-père ⁽¹²⁾ et en aval du club, nos derniers avatars militants, (hâtivement groupons-les sous le générique de mai 68), dont l'affaire du S.P.K. ⁽¹³⁾. Je m'explique : voici en fort censuré, une portion de ce qui se passa : contactés et informés au comité de rédaction des Cahiers pour la Folie et à la free-clinique ⁽¹⁴⁾ de la rue de Londres par de jeunes Allemands fuyant la répression, nous nous rendîmes quelques mois plus tard à Heidelberg au procès des médecins et membres du collectif emprisonnés et jugés pour atteinte à la sécurité de l'État (l'un des leurs aurait fréquenté la Bande à Baader et quelques autres sérieux reproches des autorités leur incombaient). Et voilà qu'au beau milieu d'un amphithéâtre de l'université libre, des houleux débats avec les camarades venus nombreux des autres pays européens, des rédactions de motions, de la lenteur du rythme qu'imposaient les traductions en plusieurs langues, etc., une certitude anachronique, incongrue m'envahit : « Avoir un enfant est possible ! », et s'impuissantent brutalement tous les croche-pieds névrotiques qui faisaient trébucher mes velléités de grossesse. Soudainement mon paysage se transfigurait ; les hommes de mon entourage, les amis

12. Référence à des rêves de ce temps de grossesse non transmis ici.

13. « Collectif socialiste de patients » — Voir *Psychiatrie et Politique, l'affaire de Heidelberg* — SPK, éd. Maspéro, 1972.

14. Lieu d'accueil et de soins inspiré des cliniques libres américaines et de l'anti-psychiatrie anglaise, et que des camarades des « Cahiers pour la folie » et d'autres groupes militants sur le terrain de la psychiatrie purent ouvrir et gérer quelques mois grâce à un apport inopiné d'argent.

que j'estimais devenaient des pères potentiels, je veux dire théoriquement ou abstraitement, le concret imposant évidemment ses critères, raisons, sélections. Une formule me hantait : « N'importe qui... » pourrait en être père, et ce sans connotation péjorative, avec, au contraire, une assertion de liberté dans l'indifférencié. C'est ça l'effectuation. Ce n'est que plus tard par d'autres enchevêtrements que le possible, le « n'importe qui » s'incarneront, une tout autre histoire qui ne nous retient pas. Ce qui se passa encore c'est que s'origina dans ce même temps la rencontre amoureuse avec l'homme du rêve de l'eau-de-vie, histoire qui inventa des préoccupations fort indifférentes à mes évocations immédiates et ce jusqu'à leur collision et la fêlure qui s'ensuivit. Ce qui se passa enfin c'est que ce rassemblement de soutien au SPK fut un des temps d'engendrement, de fait, du réseau d'alternative à la psychiatrie, même si ce dernier ne se constitua que plus tard officiellement, sur les initiatives d'autres compagnons. Pour conclure, disons qu'un prototype associatif (club — SPK — Réseau...) se conduit en ambassadeur ou envahisseur de modélisation originelle auprès des représentations officielles, majoritaires (exemple : l'internat, les cerises à l'eau-de-vie, l'élection ou la démocratie, etc.), inaccessibles ou barrées (exemple : l'abolition des privilèges), ces représentations étant elles-mêmes des compromis complexes, conservateurs, savamment élaborés pour parer aux meurtres, conflits et guerres (coloniales, civiles, religieuses ou intimes...).

Troisième point : enfin, quand la vectorisation sera dualité, quand les processus mutationnels œuvreront dans les deux sens à la fois et en même temps, on parlera d'effectuation, ce troisième effet du rêve (voir schéma). Contrairement au sens, qui comme son nom l'indique n'est vectorisé que d'un seul côté, contrairement à la réfraction, bornage mobile, qui sous certaines conditions, rétraction ou déploiement, répression ou procession, va faire alterner innovations, reprises ou continuations, l'effectuation, troisième usage possible, est vectorisée — si j'ose dire — dans les deux sens à la fois. Dans un unique mouvement (en cela on la différencie du rythme alternant : ou bien/ou bien de la strate réfractaire), l'effectuation conquerra, engendrera du matériau inconscient et investira du concret : des temps, des objets, des systèmes, des lieux, des

visages, des mots... C'est un OPÉRATEUR DISSOCIATIF, délirant, non plus associatif comme les précédents, c'est un élément à fonctionnement placentaire (du placenta on dira que plus il fabrique de l'enfant, plus il fabrique de la mère et même des marqueurs de paternité affirment de récentes recherches). La spécificité de l'effectuation c'est ce fonctionnement PARADOXAL. L'effectuation joue indifféremment sur les trois rouages du dispositif onirique initial (inductions-rêve-suivi). Je dirai même plus, elle les INDIFFÉRENCIE. Alors que dans la première partie de cet exposé je disais : il y a des inductions, il y a du rêve, il y a des effets, même si c'est beaucoup plus perméable, beaucoup plus interpénétré, beaucoup plus polyvalent qu'on ne le pense d'habitude, j'ai distingué trois temps, trois composantes avec des particularismes plus ou moins accentués. L'effectuation ne tient absolument pas compte de ça. Le rêve n'a plus aucune singularité de ce point de vue. La première partie de l'exposé exacerbait les différences, isolait le rêve non seulement en tant qu'expérience, mais également en tant que passage, épreuve d'un autre régime, autre état, transmutation avec ses effets de rupture, ses résultantes, ses rétroactions. Avec l'effectuation, définie par le paradoxe et l'indifférence (à entendre dans un ordre temporel), le rêve, également les inductions et associations, ne résistent pas dans leurs identités, découpages, agencements en tant que catégories, que processus particuliers. Littéralement ils explosent, se décomposent et leurs fragments, leurs « particules élémentaires » vont reformer de nouvelles figurations, alliages, synthétiser de nouveaux corps aux propriétés ou performances inimaginées. C'est en qualité de PRODUITS DE SYNTHÈSE qu'il faut, à ce stade, prendre la loi de 1901, la démocratie, et autres exemples manipulés précédemment.

Je m'interromps ; si une discussion s'engage j'aurai peut-être l'occasion de préciser certaines notions. Laissez-moi encore vous dire que cet exposé a été conçu pour vous, et qu'il ne pouvait en être autrement.

